

Jean-Paul UNGERER

Je suis né le 30 mai 1933 à Strasbourg comme fils de Pierre U. et de Suzanne Holl. Mes parents avaient loué un pavillon dans la cité Ungemach au Wacken. Nous habitions au 11, rue des Jacinthes en face de la petite passerelle qui enjambe l'Aar. La cité avait été construite pour des familles d'ouvriers et des cadres moyens. C'était une cité de jardins. Les habitants devaient répondre à des critères de bonne morale et élever leurs enfants en parfaite harmonie. En outre ils devaient s'engager à quitter les lieux, une fois que leur dernier enfant avait 15 ans. C'est dans ce lieu idyllique que j'ai passé ma petite enfance avec ma sœur Jacqueline (née le 22 nov. 1930) et mes deux petites sœurs Christiane (née le 10 déc. 1936) et Annie (née le 10 janvier 1938). Actuellement, notre cité se trouve à l'ombre de l'immense bâtiment du Parlement Européen construit à quelques encablures de la maison de mon enfance.

Au début du siècle, le Wacken avait été une île située entre l'Ill, l'Aar et le canal de la Marne au Rhin. Nous étions séparés du centre ville par les fortifications entourés de fossés, comblés dès 1938.

Mes parents nous parlaient en français mais j'ai très vite appris l'alsacien avec mes petits copains de jeu. J'étais donc parfaitement bilingue dès ma naissance, d'autant plus qu'il arrivait souvent à mes parents et grand parents de parler alsacien entre eux. Une fois par semaine mon grand père Hermann venait nous rendre visite. Il faisait la grande joie de ses petits enfants et des enfants du quartier car il distribuait des bonbons à la réglisse (lacristi). Il m'emmenait en promenade vers le canal jusqu'à l'écluse pour discuter avec l'éclusier tout en fumant une cigarette. Je regardais les péniches en rêvant de voyages. Tout ceci à une centaine de mètres de l'actuel parlement européen.

A l'âge de cinq ans on m'a mis à l'école maternelle. Parce que j'étais blond et que j'avais une grosse tête d'alsacien, on m'a fait jouer le rôle de Hans im Schnokeloch à la fête de l'école.

La guerre nous a surpris en 1939 alors que nous étions à Solbach. Pendant ce temps l'assurance des ouvriers du bâtiment où travaillait papa avait déménagé à Sainte Marie aux Mines. J'ai ainsi commencé ma vie d'écolier au collège de Sainte Marie (classe de 11<sup>o</sup>). Mes parents avaient pu louer un petit appartement à la ferme de la Fonderie près d'Echery. Ce premier hiver de guerre était très froid et pourtant nous allions, Jacqueline et moi, tous les matins à l'école dans la neige et le verglas. C'était ma première et dernière année scolaire en français. Les Allemands sont venus en juin 40 et ont occupé la vallée après un bref combat. Les Français avaient tiré quelques grenades depuis la côte d'Echery.

Nous sommes rentrés à Strasbourg dans une ville annexée par l'Allemagne. La rentrée scolaire de 1940 s'est effectuée à l'école Schoepflin. Après la langue française j'ai dû apprendre l'allemand et l'écriture gothique.

En 1941 mes parents ont déménagé pour habiter un grand appartement situé au 9 rue Stoeber. J'ai poursuivi ma scolarité à la Gudrunschule. En fait il s'agit du nom donné par les nazis à l'école Sainte Odile dont l'occupant avait chassé les sœurs enseignantes. En 1943, j'ai commencé ma scolarité dans le secondaire à la Bismarckschule, nom que portait alors le Lycée Kléber. J'ai en même temps été incorporé dans la Hitlerjugend. C'était obligatoire pour tout adolescent surtout quand on fréquentait un lycée. Au début cela ne me déplaisait pas : promenades, excursions avec ramassage de plantes médicinales. Mais bientôt se fut l'endoctrinement : défilés au pas à travers la ville au son des musiques nazies et à l'ombre des drapeaux à la croix gammée. Alors je ne me suis plus rendu aux réunions qui étaient obligatoires. Le chef hitlérien qui s'appelait Hund (authentique !) me harcelait à la sortie de l'école. Un jour mon père reçut une lettre de la Gauleitung (préfecture) l'enjoignant de me m'envoyer aux réunions sous peine de poursuites ! C'était en mai 44. Je repris donc le chemin du local des jeunesses hitlériennes pour quelques semaines seulement jusque en fin juin ,

moment où le groupe local fut « provisoirement » dissout jusque à la victoire finale (bis zum Endsieg) . C'était aussi le début des vacances scolaires, les plus longues de ma vie d'élève, puisque je n'ai repris le chemin de l'école ( française) qu'en mars 1945 !

Le 25 septembre 44, nous avons subi le bombardement aérien de Strasbourg. Ce fut la plus importante attaque aérienne de la guerre. Avec le bombardement du centre ville en août et celui de Neudorf, on a dénombré près de 1300 morts. Nous avons failli en faire partie. Un tiers de notre immeuble s'est effondré sur notre tête. Nous avons pu sortir de la cave par un soupirail à travers les gravats. Dans la maison voisine il y avait eu trois morts.

Le 23 novembre ce fut la libération. Le canon avait déjà grondé la veille mais on ne s'attendait pas à un dénouement aussi rapide. Vers 10 heures du matin, les chars de la division Leclerc entraient dans la ville, alors qu'un char allemand quittait notre rue. (nous avons habité quelques années la rue Schweighaeuser avant la reconstruction de l'immeuble rue Stoeber).

La période qui suivit fut exceptionnelle pour le gamin de onze ans que j'étais. Plus d'école, plus d'activité régulière ! Avec les copains, nous parcourions le quartier, escaladions les maisons en ruine, jouions dans le parc de l'Orangerie ou au jardin botanique laissés à l'abandon. pourtant ce n'était pas sans risque. A chaque instant un pan de mur pouvait s'écrouler. Partout traînaient des munitions. Certains enfants ont été gravement blessés en manipulant ces engins. On mandait du chewing-gum, du chocolat et des cigarettes aux soldats américains en faction dans les rues. J'ai ainsi fumé pour la première fois une cigarette rigoureusement partagée en deux avec un copain. Nous avons fêté Noël dans le froid, à la lumière des bougies. Les allemands avaient repris les tirs de grenades et menaçaient de reprendre Strasbourg. L'épouse d'Edmond Haerrig, un cousin de mon père avait ainsi été tuée. La situation ne s'est améliorée qu'en mars 1945 et l'école a repris après dix mois de « vacances. ». Ce dernier (et seul) trimestre avait été consacré au réapprentissage de la langue française que nous n'avions plus le droit de parler pendant cinq ans. C'est ainsi que je n'ai jamais fait de « sixième » ; j'ai repris en octobre au lycée Kléber en classe de « cinquième ».

Il est chic de parler français, tel était le slogan affiché partout. Malgré l'interdiction, nous parlions alsacien dans la cour de l'école. Les camarades revenus de « l'Intérieur » nous traitaient de « spountz ».

En mars 1947 j'ai fait ma confirmation à l'église Saint Guillaume. Dans cette paroisse j'ai aussi fait partie des éclaireurs. Notre troupe portait le nom Albert Schweitzer. C'est à l'occasion d'un séjour à Strasbourg que cet illustre alsacien nous invita chez lui. J'ai encore la photo qu'il m'avait dédicacée. Plus tard ma sœur Annie est allée à Lambaréné comme infirmière. Avec les routiers j'ai participé à un camp scout au Maroc avec randonnée à travers l'Atlas.

J'ai poursuivi ma scolarité au Lycée Kléber jusqu'au Bac. En allemand, j'avais un cours commun avec mon cousin Michel sous la férule du professeur Zwiebel (der alte Zwiebel). Il était presque aveugle et nous confondait toujours. Pour se faire respecter, il tapait dans les rangs avec sa canne blanche.

Nos vacances de famille se passaient toujours à Echery. Mes parents avaient loué un appartement dans une petite ferme à l'ombre du clocher de l'église de St. Pierre sur l'Hâte. Mon arrière grand père Adolphe y avait été pasteur pendant plus de 30 ans. Aujourd'hui je me rends souvent à la tombe familiale où reposent mes arrière grands parents, grand parents et parents. Ces vacances étaient merveilleuses. Lors des promenades en famille, nous ramassions des cailloux, des champignons et toutes sortes de fleurs que nous étudions le soir.

Après le Bac, j'ai entamé les études de Médecine. J'ai longtemps hésité entre les Sciences naturelles et la médecine. Si je me suis orienté vers cette discipline, c'est parce que Jean Gerst m'y avait encouragé. Il était mon chef de troupe chez les éclaireurs et avait commencé son internat au CHU de Strasbourg. 24 En 1950, l'enseignement à la faculté de médecine

s'effectuait sous le régime du « mandarinat », sous la férule des « grands patrons » : Fontaine successeur de Leriche, Stahl, Warter et Weiss qui avait pris la succession du professeur Stoltz (le frère de tante Louise). Lors de la grande visite, l'état major, composé du grand patron, des professeurs agrégés, des assistants était suivi par une flopée d'étudiants à qui l'on enseignait des grandes théories médicales autour du lit d'un malade à la fois fier et médusé.

J'ai passé toute ma vie d'étudiant à Strasbourg. J'ai été amené par des amis à fréquenter l'Aumônerie Universitaire Protestante. L'AUP était alors dirigée par Henri Hatzfeld. Son esprit d'ouverture se distinguait nettement du mouvement plutôt traditionaliste des étudiants du « Stift ». Ici on parlait français, la bas l'alsacien était de règle. Une fois par semaine se tenait le « café du vendredi » où se réunissait le comité dont faisait partie mon cousin Jacques Ungerer. De nombreuses activités culturelles mais aussi récréatives étaient organisées. En décembre 1954, nous sommes allés en Allemagne de l'Est sous la direction du pasteur Casalis pour assister à une rencontre avec les étudiants de la RDA. Grâce à l'évêque Dibelius, grand résistant au nazisme, nous avons pu avoir des visas. Nous sommes arrivés dans un autre monde. Le passage du « rideau de fer » était impressionnant. Des « Vopos », tenant leurs chiens en laisse bouclaient les quais de la gare d'Erfurt. Nous étions soumis à un contrôle minutieux. Malgré l'accueil chaleureux des étudiants allemands, on avait l'impression de vivre sous une chape de plomb. Les discussions se faisaient sous forme de chuchotements. Les tramways circulaient dans des rues vides de voitures et décorées de banderoles à la gloire du grand frère soviétique. Staline venait de mourir et un an auparavant, une révolte d'ouvriers avait été écrasée à Berlin Est. A nouvel an nous avons pu assister à un spectacle du mime Marcel Marceau. Il était heureux de rencontrer des compatriotes de sa ville natale (il s'appelait Marcel Mangel et avait habité la grand'rue).

En 1957, j'ai fait un autre voyage avec l'AUP. Sous la conduite du pasteur Keller, nous avons visité la Yougoslavie. Sur les conseils du consul de Yougoslavie à Strasbourg, nous sommes allés à Slano sur la côte dalmate. En passant par Ljubliana, nous avons vu Tito et son hôte Nasser qui étaient en visite officielle dans cette ville. A Dubrovnik, nous avons pris un petit train tiré par une locomotive à vapeur poussive pour nous rendre à Sarajevo. Après avoir visité Belgrade et Zagreb, nous sommes rentrés à Strasbourg en train.

Avec l'Amicale des étudiants en médecine nous avons visité la Grèce (24 heures de voyage dans le même wagon jusqu'à Athènes). Nous avons fait le tour des Cyclades en caïque pour nous rendre à Santorin.

Pour finir j'ai aussi fait deux camps de ski, l'un à Zermatt et l'autre à Ehrwald (Autriche) où ma sœur Jacqueline a fait la connaissance de son futur mari Jean Blum.

En octobre 1958, j'ai été nommé comme externe au sanatorium orthopédique du Lac Blanc dépendance de l'Hôpital orthopédique Stéphanie. Dans ces montagnes vosgiennes je fis la connaissance de Marianne Dock qui remplaçait l'institutrice titulaire. C'est là haut que nos solitudes se sont croisées d'autant plus que nous étions les seuls protestants parmi les bonnes sœurs et leur abbé. Sœur Marie Gertrude a beaucoup prié pour que nos destins s'unissent. Nous nous sommes mariés le 26 décembre 1959 en l'église de Barr.

En juillet 1960 je fus incorporé. Après mes classes à Bar le Duc, j'ai été envoyé comme médecin aspirant à l'Alma en à l'est d'Alger. Notre premier enfant, Anne est née le 26 octobre 1960. J'étais médecin au Centre d'Instruction du Service du Matériel 3. Je partageais mon temps entre les soins aux militaires et à la population locale qui elle, dépendait des Sections Administratives Spéciales (SAS). J'étais heureux de pouvoir soigner ces populations déshéritées. C'est d'ailleurs ici que j'ai fait mon premier accouchement. J'ai été appelé une nuit dans une mechta. La parturiente était accroupie dans un coin de sa maison. Un feu d'eucalyptus dégageait une odeur âcre et parfumée. Les femmes murmuraient des prières. A part quelques stages en « gyneco » je n'avais jamais fait d'accouchement. Tout s'était heureusement bien passé. A cause de mon état d'esprit un peu missionnaire j'étais assez

inconscient et me suis rendu avec une minime escorte dans les montagnes du Bou Zegza où régnait le rebelle Hamirouche, chef de la wilaya 4. J'étais pourtant bien accueilli par la population locale. Plus tard j'ai appris qu'on capturait des médecins militaires pour soigner les soldats du FLN.

Pendant les vacances scolaires 1961, Marianne est venue à l'Alma avec Anne. Cette petite blonde de neuf mois avec ses yeux bleus était la reine du camp Bonvalot et avait séduit le commandant Rixens. Ce vieux baroudeur avait mis à notre disposition une baraque à l'intérieur du camp. A la fin des vacances, alors que Marianne venait de rentrer, je fus atteint par la poliomyélite. Après plusieurs jours de grande fièvre, je me suis réveillé le bras gauche complètement paralysé. J'ai été hospitalisé à l'Hôpital Maillot à Alger. Heureusement la maladie ne s'est pas étendue à d'autres parties du corps. Je fus rapatrié à Lyon puis à l'Hôpital Lyautay de Strasbourg et réformé définitivement début 1962. Grâce à beaucoup de volonté et de rééducation, j'ai récupéré l'usage de mon bras gauche. Actuellement, je touche une petite pension militaire d'invalidité.

J'ai terminé ma thèse ( le mal de Pott) en septembre 1962. Après avoir fait plusieurs remplacements, je me suis installé comme médecin généraliste à Erstein où j'ai ouvert mon cabinet médical le 2 novembre 1962. J'ai exercé pendant 33 ans dans cette petite ville située à 20 km. au sud de Strasbourg. Mes deux fils y sont nés : Nicolas le 26 déc. 1962 (à Adassa) et Pierre le 14 mai 1965 (à domicile). Mes débuts ont été difficiles. Mon cabinet se trouvait dans un petit appartement situé au 4, rue du monastère. Au bout de trois ans je me suis enfin constitué une clientèle. Nous avons ainsi décidé de faire construire notre maison au 19, rue du printemps où nous habitons encore aujourd'hui. Bien que sous préfecture, Erstein avait encore l'aspect d'un gros bourg. Il y avait la petite bourgeoisie « bien pensante », les paysans méfiants et réticents à toute innovation, et les ouvriers. La majorité des habitants était de confession catholique. Les protestants ne représentaient que 10% de la population. Ils étaient venus à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle des villages voisins et même de l'autre côté de la frontière pour travailler à la filature et la sucrerie. Il y avait aussi une petite communauté juive dont la profession était marchands de bestiaux, agents immobiliers ou petits commerçants.

La filature et la sucrerie étaient les deux grandes industries du pays. Beaucoup d'ouvriers travaillaient dans les usines de la banlieue sud de Strasbourg. A Erstein même et dans les villages environnants il y avait encore beaucoup de paysans. On cultivait le blé, le tabac et la betterave sucrière. Il n'y avait encore que peu de maïs. (Actuellement la culture de cette céréale représente plus de 80% des surfaces cultivées). Pour se rendre à Strasbourg, il fallait prendre la N.83. qui traversait encore tous les villages et les faubourgs de la communauté urbaine. Aujourd'hui, malgré l'autoroute, on met plus de temps pour se rendre en ville aux heures de pointe. On prenait aussi le train ou le bus. ( le tramway venait d'être supprimé).

Comme médecin, je fus sollicité à participer à l'activité de la cité : d'abord comme médecin instructeur des secouristes de la Croix Rouge, ensuite comme président de l'Amicale des Donneurs de Sang. Ayant appris que j'avais été joueur de Basket Ball, les responsables de l'Association sportive et culturelle Saint Martin me demandèrent de m'occuper du suivi médical des sportifs. De fil en aiguille, mes responsabilités augmentèrent et je devins ainsi président du club dont Nicolas était joueur. Notre plus grand succès a été le titre de champion d'Alsace (Promotion) et vainqueur de la Coupe du Bas Rhin . Pour équilibrer notre budget, nous étions contraints d'organiser des soirées. Ainsi fut créée la section de théâtre de l'ASC Saint Martin sous la houlette de Marianne qui par ailleurs était très occupée comme adjointe au maire et à la paroisse protestante. Dans cette même salle nous avons organisé la grande soirée des Ungerer en 1988 (environ 120 participants).

Les semaines étaient chargées entre mon activité professionnelle et le travail de Marianne à la mairie, au conseil presbytéral et comme vice présidente de l'association des parents d'élèves. Nous avons néanmoins essayé de concilier le mieux possible nos activités sociales

avec notre vie familiale. Il faut dire que nos enfants ne nous ont pas posé trop de problèmes pour leurs études. Au départ, Nicolas avait quelques difficultés car il était dyslexique, mais tout s'est arrangé par la suite. Pierre suivait bien en classe malgré une certaine tendance à se laisser vivre. Quant à Anne, elle avait même été une des meilleures du canton au certificat d'études ce qui lui a permis de faire un voyage à Paris avec l'Alliance Française.

Les vacances étaient les meilleurs moments de notre vie familiale. Pour les sports d'hiver nous allions à La Bresse, d'abord à l'hôtel du Lac du Corbeau, puis au studio à Belles Huttes que nous possédons encore. Nous avons envoyé nos enfants à l'école de ski où ils ont rapidement progressé sous la férule de Gaby Curien notre moniteur. Lors qu'ils savaient mieux skier que moi je les ai laissés partir seuls. Pendant ce temps, Marianne s'occupait de l'intendance tout en se promenant dans nos belles montagnes enneigées. Nous passions souvent nos vacances avec les Chabas (Marguerite était la deuxième sœur de Marianne), soit à Grandrieu en Lozère, soit à La Ciotat. Dans le Massif Central, la vie était plutôt rustique. Loubeyrac était une petite résidence à côté d'une ferme située dans un vallon isolé. Pour les enfants c'était la découverte de la vie à la ferme : fenaison, vie des animaux (ils ont même assisté à un vêlage), bains de rivière, promenades et équitation. A La Ciotat, c'était la vie à la plage, les promenades en bateau et le camping dans le parc de la résidence. Une année, il y avait une quinzaine de gosses. Les parents (surtout les mères) étaient très occupées mais tout se passait dans une ambiance pleine de joie et de convivialité.

Je ne citerai pas toutes les vacances passées en famille, mais je n'oublierai jamais notre voyage aux Etats Unis en 1983. Christine, la plus jeune sœur de Marianne vivait à Seattle avec son mari Roger. Nous avons ainsi parcouru avec les garçons (Anne était restée en France occupée par ses études de médecine) le « far west » avec un camping car : état de Washington, Oregon, Californie, Idaho et Montana avec visite du parc national du Yellowstone et du parc national des Glaciers.

Les années ont ainsi vite passé, plus rapidement qu'on peut l'imaginer. Les enfants ont terminé leurs études à notre grande satisfaction. Anne est devenu médecin généraliste et a pris sa succession au cabinet médical. Elle a épousé Dominique Ecrepont, dentiste. Nicolas a fini ses études comme inspecteur des impôts. Il s'est marié avec Isabelle Dalichamp, elle aussi inspecteur des impôts. Pierre est devenu ingénieur en informatique et a épousé Elisabeth Zoller, agent bancaire et fille de viticulteur à Westhoffen. J'ai pris ma retraite le 30 décembre 1995. Tout en gardant quelques activités, Marianne et moi avons pu prendre un peu de recul. Nous avons ainsi pu faire quelques voyages : Russie, Egypte, Afrique du Sud et Philippines, Indonésie (mariage de notre neveu Jean)

En janvier 2000, nous avons pu fêter nos quarante ans de mariage avec nos sept petits enfants et leur arrière grand mère. Etaient aussi présents mes trois sœurs, cinq frères et sœurs de Marianne et leurs conjoints.

## Pierre UNGERER

Pierre Ungerer est né le 1. Juin 1905 comme deuxième fils de Hermann Ungerer et de Berthe Zimmermann. De 1911 à 1922 il a fréquenté le Gymnase Protestant de Strasbourg. A l'issue de sa scolarité, il obtint le diplôme de bachelier section philosophie.

En octobre 1922, il commença ses études universitaires à la faculté de sciences de l'université de Strasbourg. Il obtint le certificat d'études physiques, chimiques et naturelles (SPCN) en 1924 et en 1926 le certificat d'études supérieur de minéralogie et de géologie couronné par le diplôme d'ingénieur en géologie.

En 1927, il fit son service militaire dans le service météorologique de l'armée. Après quelques mois d'activité dans une société minière dont le siège était à Lyon, il revint à Strasbourg en 1928. N'ayant pas trouvé de débouché intéressant dans sa profession, il prit un poste d'employé dans la Corporation de Ouvriers du Bâtiment dont son père Hermann avait été directeur.

Pierre était un fervent ami de la nature. Avec des amis il participait à des sorties de ski dans les Vosges à une époque où ce sport n'était encore pratiqué que par quelques pionniers. Dans une de ces sorties, il fit la connaissance de Suzanne Holl, issue d'une vieille famille strasbourgeoise.

Il s'est marié le 20 octobre 1928 avec Suzanne qui lui a donné 4 enfants :

Jacqueline née le 22 novembre 1930 épouse de Jean Blum

Jean-Paul né le 30 mai 1933 époux de Marianne Dock

Christiane née le 10 décembre 1936 épouse de Albert Botte

Annie née le 10 janvier 1938 épouse de Jacques Husson.

Au début de la guerre en 1939, la population de Strasbourg fut évacuée. Son fils Jean-Paul se souvient de ces événements :

« Nous primes donc le chemin de l'exil. Un vieil autobus nous chargea à Haute-Goutte dans la vallée de la Bruche : papa, maman et les 4 enfants au quels s'étaient joints mon grand père, ma grand mère et notre cousine Evelyne. Arrivés à Sainte Marie aux Mines au siège provisoire de la corporation des ouvriers du bâtiment, le matériel de bureau fut déchargé. Le car poursuivit sa route jusqu'à Echery où nous avons trouvé un gîte dans la ferme du Chauffour à 700m. d'altitude. Les grands (Jacqueline et moi), précédés de papa lourdement chargé, gravissions la montagne. Maman, chargée des deux petites sœurs de 3 ans et 1 an, nous suivit en pleurs. Quelques semaines plus tard, papa trouva un logement dans la vallée à la ferme de la Fonderie, que le doyen Hauter de la faculté de Théologie protestante avait mis à notre disposition. Il était parti à Clermont avec l'Université de Strasbourg. »

En juin 1940, la famille de Pierre revient à Strasbourg, occupée par les Allemands. La corporation des ouvriers du bâtiment fut rattachée à la Reichsunfallversicherung où Pierre occupa un poste d'inspecteur. A cette époque, tout fonctionnaire alsacien était considéré comme suspect par le régime nazi. Il dut s'exiler à Karlsruhe pour son travail et ne put rejoindre sa famille que pendant les week end. Afin de pouvoir se rapprocher des siens, il posa sa candidature comme professeur de mathématiques et de sciences naturelles à la Karl Roos Schule, nom donné par les nazis au lycée Saint Jean, poste qu'il occupa de 1943 à 1944.

Mises à part les péripéties dues à la guerre, la famille fut relativement épargnée durant cette période trouble. Néanmoins, ses beaux parents, Paul et Marie Holl, furent exilés en 1940 dans le midi de la France étant considérés comme « ennemis du Reich ». Ils avaient deux heures pour faire leurs bagages avant de quitter Strasbourg.

« Le 25 septembre 1944, eut lieu le grand bombardement américain sur Strasbourg. A 10 heures du matin, la sirène se mit à hurler. Nous n'avions même pas le temps de descendre dans la cave, que retentirent les premières déflagrations. La maison se mit à trembler. Maman, mes trois sœurs et moi, furent ensevelis dans les décombres au fond de la cave. A la

fin du bombardement, nous sortîmes par un soupirail. Un quart de notre immeuble était complètement effondré et la moitié des autres maisons de la rue Stoeber démolis. Papa avait assisté de loin au bombardement depuis les collines d'Oberhausbergen. Il avait été réquisitionné pour aider les paysans dans leur récolte de pommes de terre. Il rentra à pied à Strasbourg (plus de tramway) ! et arriva deux heures après à la rue Stoeber. En voyant les décombres, il nous croyait tous morts, mais un agent du « Luftschutz » le rassura. Au pavillon de l'Orangerie une soupe épaisse et des saucisses avait été servie aux sinistrés. ( Jean-Paul). ➤

En 1945, il reprit son activité à l'assurance qui fut intégrée à la Sécurité Sociale. Il gravit tous les échelons administratifs et termina sa carrière comme directeur adjoint de la Caisse Régionale d'Assurances Maladies.

Tous les ans, Pierre partit en vacances avec sa famille à Echery où son grand père avait été pasteur (Eglise de Saint Pierre sur l'Hâte). ce furent des vacances merveilleuses pour tout le monde.

Pierre et Suzanne eurent le mérite d'élever leurs quatre enfants dans un cadre familial harmonieux et leur assurèrent des études et une situation confortables. Pierre perdit son épouse en février 1981, décédée à l'âge de 77 ans. Comme vœuf il eut la joie de voir grandir ses 13 petits enfants et ses 4 arrière petits enfants ( en janvier 2001 ils sont 20). Il est décédé le 26 octobre 1991. Il repose dans la tombe familiale de Saint Pierre sur l'Hâte à côté de son épouse.

## Suzanne UNGERER née HOLL

Suzanne Ungerer est née le 26 mai 1904 comme fille de Paul Holl et de Marie Closse. Comme les Ungerer, les Holl sont venus à Strasbourg au VII<sup>e</sup> siècle depuis le Wurtemberg. L'ancêtre des Holl était le tailleur personnel de son altesse le Duc de Wurtemberg. Quant à Marie Closse, elle est issue d'une famille de Metz, descendants d'une famille de viticulteurs d'Apach situé sur la Moselle près de la frontière luxembourgeoise. Le grand père de Suzanne avait épousé Pauline de Zabern, issue d'une très ancienne famille strasbourgeoise. Ils étaient bateliers. Au XIII<sup>e</sup> siècle Rodolphe de Zabern faisait partie du grand conseil de la ville libre de Strasbourg. Le père de Suzanne, Paul, avait la fibre littéraire. Aimant les livres, il s'est constitué une grande collection de livres alsatiques. Il était aussi l'ami des poètes Mathis. Sa fonderie ayant fait faillite, il occupa le poste de rédacteur aux Dernières Nouvelles d'Alsace.

Suzanne a hérité de son père la passion pour la lecture. Elle a eu une enfance heureuse entre Strasbourg et Klingenthal où ses parents avaient une résidence secondaire. Ecolière, elle a fréquenté la Lindner Schule, école privée, devenue Lycée Sévigné en 1919 (situé au parc des Contades). Après ses études, elle a travaillé comme secrétaire dans une entreprise située au port autonome de Strasbourg.

Le 20 octobre 1928, elle a épousé Pierre et partagea sa vie en s'occupant de ses 4 enfants. Je ne reviens pas sur les épisodes de notre vie familiale décrits dans la biographie de Pierre. Pendant les périodes difficiles de la guerre, elle a été une mère attentive créant autour d'elle une véritable ambiance familiale, soucieuse du bien être spirituel et matériel de ses enfants.

« Je me souviens du terrible hiver 1945 en pleine guerre. Nous n'avions plus grand chose à manger sauf des pommes de terre. Soupe de pommes de terre le matin, pommes de terre avec du lard à midi, parfois un munster. Café ersatz (Malzkaffée) et pain noir le soir. Nous n'avions même plus de conserves de fruits, ensevelies sous les décombres du bombardement. »

Elle n'aimait pas la vie mondaine, préférant se consacrer à sa famille et à ses enfants. Elle partageait avec nous son amour de la musique, de la lecture et de la nature pendant nos vacances à Echery.

Progressivement ses enfants ont quitté le foyer. Alors elle a commencé à voyager. Avec Pierre, elle a fait des séjours dans les Alpes car elle préférait la montagne à la mer qu'elle a vue pour la première fois à l'âge de 45 ans. Pierre et Suzanne étaient abonnés aux concerts du Philharmonique de Strasbourg. Progressivement elle fut atteinte de surdité. Alors elle se réfugia dans la lecture. Vers 75 ans elle commença à avoir des problèmes cardiaques qui l'emportèrent le 7 février 1981. Elle avait eu le bonheur de connaître ses 13 petits enfants.

## **Descendants de Hermann et Berthe UNGERER**

### **N° 90 Hans Ungerer**

Hans U. est né le 10 mars 1896 à Strasbourg. Après ces études, il fut incorporé pendant la première guerre mondiale dans une unité de transports de l'armée allemande à Nisch en Serbie.

Après la guerre, il travailla un certain temps chez son père et en 1920, il épousa Marie Trautmann de Woerth. Il s'établit dans cette localité comme agent de la caisse d'Épargne, puis comme agent d'assurances. Son épouse, atteinte très jeune d'une polyarthrite rhumatoïde ne lui donna pas d'enfants. Elle est décédée en 1945. Sa gouvernante Eugénie Lienhardt, s'est occupée de lui jusqu'à sa mort en mars 1973.

Nous allions parfois rendre visite à l'oncle Hans de Woerth. A l'époque il fallait presque une matinée pour aller dans ce village d'où était originaire notre grand mère Berthe. Les deux plus jeunes enfants de Pierre U. y passèrent même leurs vacances. Nous aimions bien l'oncle Hans qui était un homme modeste et très gentil avec ses neveux et nièces .

### **N° 91 Marguerite UNGERER ( Gretel )**

Marguerite U. est née le 16.12.1898. comme 2° enfant au foyer de Hermann et de Berthe U. Elle a eu une enfance heureuse entre ses parents et ses deux frères Hans et Pierre. Elle a effectué toute sa scolarité au Collège Lucie Berger, appelé à l'époque Bon Pasteur. Ayant de très bonne heure manifesté une attirance pour la musique et fait preuve par la suite de véritables dons musicaux, elle a suivi des cours de piano au Conservatoire de Musique de Strasbourg où se sont liés des liens amicaux entre elle et la famille Munch. Le 15.12.1920, elle épouse son cousin Paul Ungerer ( fils d'Albert U.) et l'a suivi après quelques années passées à Strasbourg, au Tanganyika. Le 19.12.27, elle met au monde une fille Evelyne. Supportant de plus en plus difficilement le climat tropical et malgré son attachement au Kilimandjaro et le pays magnifique qui l'entoure, elle rentre en 1933 à Strasbourg. Elle travaille à plusieurs places jusqu'à ce qu'elle obtienne le poste de secrétaire au Conservatoire de Musique auprès de Fritz Munch. (1939). Sa cousine Lotti Eissel, épouse Fees ( fille d'Anna U.) étant décédée, laissant trois orphelins, elle répond à l'appel du veuf Edgar Fees et part à Ulm en 1943. Elle épouse celui ci peu avant sa mort en 1944. Peu avant Noël de la même année, elle perd tout dans le bombardement qui détruisit presque totalement la ville d'Ulm. Elle est alors recueillie chez des amis habitant à proximité. Elle y reste jusque en début 1945. Elle revient alors à Strasbourg avec ses enfants et il lui faut travailler dur pour les élever toute seule et s'épuise souvent à la tâche. Après le départ des enfants Fees, elle commence un peu à vivre pour elle même et trouve son bonheur auprès de ces deux petites filles qu'Evelyne lui a donnés. Ses dernières années ont été heureuses et sereines. Elle est décédée après une courte maladie le 21.3.74. (cette biographie a été rédigée par Evelyne).